

VOYAGE AU VENTRE DE

Il n'existe pas de catacombes à Lyon, mais un réseau de souterrains compliqué, dense, pendant longtemps inconnu. Jusqu'à la terrible catastrophe de Fourvière qui les fit découvrir. Une "termitière" encore menaçante pour la ville "du dessus", toujours fascinante pour les arpenteurs "du dessous". Les galeries lyonnaises, interdites d'accès mais régulièrement visitées par une petite communauté de cataphiles, recèlent leur lot de mystères et de belles légendes. Le mieux est que certaines se sont révélées vraies.



LA TERRE

Dossier réalisé par Sandrine Boucher et François Mailhes.
Photos : Christelle Chambre, Cédric Cancès, Medhi Hamida.

C'est un univers de fantasmes et de danger. Les souterrains de Lyon ont apporté l'eau dans la ville, nourri les légendes urbaines, servi de terrains d'aventure à plusieurs générations de jeunes gens. Ont tué aussi. 13 novembre 1930: c'est la tristement fameuse catastrophe de Fourvière. En pleine nuit, un pan de la colline s'effondre et détruit une partie du quartier de Saint-Jean. Bilan: 41 morts. Le 8 mars 1932, la Croix-Rousse, jusqu'à Caluire, est touchée par un glissement de terrain qui fait 30 morts. L'époque contemporaine n'est pas épargnée. Le 31 juillet 1977, un immeuble du cours d'Herbouville s'écroule. Trois morts.

A chaque fois les galeries souterraines, mal entretenues, saturées d'eau, sont à l'origine de ces drames. Mais aussi de la découverte de ce réseau de galeries jusque-là mal connu qui fait du sous-sol de Lyon une "termitière géante", comme l'écrit l'historien Jean-Christian Barbier⁽¹⁾. "Quand on s'attelle à l'étude historique des galeries qui sillonnent une bonne partie de notre ville, on est stupéfait de ne trouver qu'un vide dans les archives", remarque-t-il.

Mais d'où viennent ces souterrains? "La catastrophe de Fourvière a fait prendre conscience de l'existence de ces galeries qui alimentaient les habitants en eau potable", explique Nicole Bouillod, ingénieure, chef du service municipal des constructions et des balmes, qui est en charge de la prévention des risques liés à ces souterrains. "Ces galeries ont été construites à mains nues, par des particuliers, essentiellement aux XVIII^e et XIX^e siècles. Ils creusaient jusqu'à ce qu'ils puissent capter des sources. Les galeries lyonnaises forment un réseau dense, compliqué, qui part en tout sens. Avec l'arrivée de l'eau potable, ces galeries ont été abandonnées, obstruées, oubliées". On creusait donc, au petit bonheur, sans autorisation, sans plan, sans trace écrite, sauf en cas de procès entre voisins. La Croix-Rousse doit par exemple à l'ardeur d'une mère supérieure du couvent des Colinettes une

DOSSIER LYON SOUS LA TERRE



Depuis 1989, les souterrains sont interdits d'accès à toute personne non autorisée, par arrêté municipal. Toute une population de passionnés, cataphiles et amateurs plus ou moins éclairés n'a pourtant jamais cessé de les fréquenter.

partie du réseau du quartier. Lyon compte alors jusqu'à deux mille puits et deux cents citernes. Actuellement, environ quarante kilomètres de souterrains ont pu être référencés, contrôlés, mis en sécurité par le service des balmes. Peu à peu, le tracé de ces galeries est reconstitué, lors d'incidents, de chantiers, ou d'alertes venant des habitants⁽²⁾. *"Le risque reste actuel et permanent"*, indique la Ville de Lyon.

Si ces réseaux ont, pour la plupart cette origine *"anarchique"*, les plus beaux et les plus anciens souterrains de Lyon remontent à la période romaine : galerie d'adduction d'eau qui venait des aqueducs, citernes -dont la superbe grotte Berelle, à Saint-Just, d'une contenance de 440 m³, égouts, comme le "cloaca maxima", grand collecteur situé sous le cinquième arrondissement. D'autres semblent avoir des origines militaires. Les souterrains à la voûte pointue étaient conçus pour faciliter le passage des hommes en armes. Quant au réseau des "arêtes de poisson", à la Croix-Rousse, il aurait servi de cache d'ar-

mes et de refuge aux soldats pendant les guerres.

Des souterrains à l'histoire romanesque

D'autres souterrains ont une histoire plus romanesque, même s'il est difficile de démêler le vrai du faux. L'un d'entre eux, situé dans le Vieux-Lyon, aurait ainsi servi de repaire au brigand Mandrin qui écuma la région au XVIII^e siècle, avance Eric Fuster dans son *Recueil du Lyon souterrain*⁽³⁾.

A proximité de la basilique de Fourvière, la galerie dite "du jardinier" ou du "saint Rosaire" a servi d'abri à Pauline-Marie Jaricot, mystique lyonnaise, dont la demeure, montée Saint-Barthélemy, s'est trouvée en 1834 entre les feux de l'insurrection ouvrière et de la répression qui s'en suivit. Quand un boulet eut arraché un mur de sa maison, Pauline-Marie Jaricot, alors gravement malade, fut transportée sur son lit de souffrance dans la galerie de la maison du jardinier où elle vécut quatre jours, avec une poignée de compagnons d'infortune, se nourrissant seulement, dit-on, de

pain et de miel.

Plus près de nous, en 1986, les souterrains lyonnais ont fait l'objet d'une attention toute particulière lors de la visite du pape Jean-Paul II à Lyon, annoncée sous de peu aimables auspices par un quatrain de Nostradamus : *"Romain pontife, garde de t'approcher de la cité que deux fleuves arrosent..."*. Les galeries avaient été inspectées tout le long du parcours du pape, un policier placé ensuite en faction devant chaque ouverture avec ordre de ne laisser entrer quiconque.

Ce sont des lieux dangereux

Depuis 1989, les souterrains sont interdits d'accès par arrêté municipal. Toute une population de passionnés, cataphiles et amateurs plus ou moins éclairés n'a pourtant jamais cessé de les fréquenter. A ses risques et périls. Les vrais mordus, entraînés, équipés, expérimentés, savent mesurer les dangers du monde souterrain. Pour les béotiens, en revanche, le jeu peut tourner vinaigre. *"Ce sont des lieux dangereux. Il y a eu des accidents graves. Un*

groupe de jeunes s'est perdu pendant des heures et, il y a quelques années, un jeune homme s'est empalé sur une échelle. Il n'y a pas d'installations de sécurité, pas de lumière, et des puits profonds. Les tunnels en terre peuvent s'effondrer. Nous ne pouvons pas dire aux gens : 'allez-y, c'est super'... Ces souterrains n'ont rien à voir avec des catacombes, peu sont en pierre et beaucoup sont désormais bétonnés aux dimensions standards", prévient Nicole Bouillod, qui reconnaît cependant à certains souterrains *"un intérêt historique"*, en particulier le réseau des "arêtes de poisson". Il fait justement partie des quelques ouvrages souterrains lyonnais, parmi les plus spectaculaires, que les cataphiles désespèrent de ne pas pouvoir faire découvrir, légalement, à un plus grand public. *"Nous avons travaillé sur un dossier d'ouverture des 'arêtes de poisson"*, explique la responsable du service des balmes. *"Cependant, malgré toute la bonne volonté du monde et toutes les dérogations possibles,*

nous n'avons pas pu satisfaire la réglementation très contraignante des établissements recevant du public (ERP)". Les souterrains ne sont pas près de dévoiler leurs secrets au grand jour.

Sandrine Boucher

“

Le réseau de galeries fait du sous-sol de Lyon une termitière géante.

”

(1) Jean-Christian Barbier, *Voyage au centre de Lyon*, Editions Jacques-Marie Laffont et associés, 1981. Sur le même sujet, cet auteur a publié *Les souterrains de Lyon*, aux Editions Verso, en 1994.

(2) Pour signaler une anomalie, un effondrement, des fissures suspectes, le service des balmes dispose d'un numéro pour le public : 04 72 07 38 11.

(3) *Recueil du Lyon souterrain, volume 1, mémoire d'une ville*, écrit et édité par Eric Fuster. Deux autres ouvrages sont en préparation.



Jean-Luc Chavent
Guide de Lyon indépendant et cataphile

"TOUTE UNE PARTIE DE NOTRE PATRIMOINE EST INTERDITE DE VISITE !"

Pourquoi y a-t-il des souterrains à Lyon ?

Depuis les Romains, de nombreuses villes anciennes possèdent des souterrains, dont Paris et Rome, évidemment, mais aussi Marseille, où, il y a peu de temps, on a découvert une nouvelle citerne souterraine. Les souterrains ne sont pas tous de même nature. Il existe par exemple des failles naturelles que les hommes ont aménagées pour se cacher. A Lyon, un grand nombre a été percé afin de capter et de drainer les eaux, comme

sur la colline de la Croix-Rousse par exemple qui se serait effondrée depuis longtemps sans ces galeries. D'autres souterrains, comme ceux qui entourent les anciens forts de Lyon, Loyasse ou Saint-Jean, ont été creusés dans un but militaire. Ils permettaient de s'enfuir en cas de coup dur, mais aussi d'entreposer du matériel. Aujourd'hui encore, on perce des souterrains, pour le métro, les égouts, ou les voitures tel que le tunnel de TEO, même s'ils ne recèlent pas la même part de mystère.

On parle d'ailleurs plutôt de réseaux souterrains...

Sous Lyon, il y a des dizaines de kilomètres de souterrains dont de nombreux sont certainement encore à découvrir. L'exemple le plus impressionnant se trouve dans la colline de la Croix-Rousse ou plusieurs réseaux s'interpénètrent. Les cataphiles ont donné à cet ensemble le nom d'"arêtes de poisson", dont la "colonne vertébrale" part de la rue des Fantassques et descend jusqu'au Rhône. Sa particularité est de présenter une voie cen-

trale de laquelle partent d'autres tunnels se terminant en cul-de-sac. Avec la forme d'un squelette de poisson. C'est aussi un des plus connus, et comme il s'étend en dessous du niveau du fleuve les pompiers en profitent pour leurs entraînements de plongée. On sait que ce réseau a été creusé en partie pour l'évacuation des eaux, mais aussi par des religieuses au XVII^e siècle. Cependant l'origine de certaines galeries reste encore inconnue.

Un arrêté municipal interdit de s'y rendre. Que pensez-vous de cette interdiction ?

Il y a des années que je milite pour qu'une partie des souterrains soit accessible à l'occasion de visites guidées. J'ai seulement réussi à faire visiter la célèbre citerne Berelle, une retenue d'eau construite par les Romains (actuellement sous le lycée Saint-Just), à l'occasion de la journée du patrimoine. Partout dans le monde on peut visiter les souterrains de grandes villes, comme à Naples ou dans certaines villes du Nord. Seulement à Lyon, on est en dessous de tout. Toute une partie de notre patrimoine est interdite de visite. Et cela sans qu'un motif sérieux soit invoqué.

De fait, Lyon sous la terre garde un côté très secret. Il existe de nombreuses légendes...

On parle toujours du lac sous Fourvière. Certes,

géologiquement il est peu probable qu'un grand lac se soit formé dans la colline, mais il existe des petites retenues d'eau naturelles, des citernes qui forment des plans d'eau, d'une dizaine de mètres de large, qu'on peut traverser en barque. La fameuse lettre de la veuve Richard (voir ci-dessus) n'est donc pas si délirante. Elle fait probablement état d'une expérience réelle. Je connais un passage du côté de la Sarra qui pourrait très bien correspondre à son aventure.

Et la cascade du Chemin neuf, ne proviendrait-elle pas d'un lac ?

Tout le monde croit que l'eau de cette fontaine, au flanc de la colline de Fourvière, provient d'une source ou des eaux d'infiltration. En fait, ce monument de béton est destiné à consolider la colline. Et la fontaine est totalement artificielle. Elle est alimentée par l'eau de la Ville!

Et on ne connaît personne qui ait retrouvé le trésor des Templiers, ou des Jésuites, suivant les versions. Enfin, il existe une autre légende, celle d'un tunnel qui partirait des Terreaux jusqu'à Miribel (Ain) en suivant le Rhône. Eh bien... Ce n'est pas une légende. On a retrouvé en divers endroits des morceaux de galeries qui prouvent l'existence de ce tunnel!

Propos recueillis par François Mailhes

Un lac sous Fourvière ?

Dans la nuit du 12 au 13 novembre 1930, une partie de la colline de Fourvière s'effondra sous la pression des eaux au niveau du Chemin neuf (au dessus du quartier Saint-Georges), détruisant six immeubles et provoquant la mort d'une quarantaine de personnes. Les rumeurs voulant qu'il y ait un lac dans la colline de Fourvière reprirent de plus belle. A la suite de la catastrophe, de nombreux courriers parvinrent sur le bureau du maire de Lyon, Edouard Herriot. Dont cette étrange missive de janvier 1931, en provenance de la campagne ardéchoise et signée par la veuve Richard, qui avait bonne mémoire à défaut d'avoir de bonnes dispositions pour l'orthographe. Elle est ici retranscrite en l'état.

"SATILLEU LE 30 JANVIER 1931

Monsieur le Maire

Depuis le 13 décembre la catastrophe me préoccupe beaucoup. De voir ton deaux et ne savoir pas d'où elle viens. Par la fois des journaux je doit comprendre que tres peu de personnes save comme moi quond peut se promener en bateau à Fourvière. Pour la révolution des choses très précieuse ont été caché dans se soutérin qu'une personne avait déposé. Vous me direz comment le savé vous ? J'ai habité Lompagn à Fourvière. Un jour un ami me dit qui vous fait voir le lac de Fourvière et qui me ferait allez en bateau. Je souris et le suivie. A mon plus grand étonnement il me fit rentrer à reculons, on ne peut pas autrement, une fois dans le soutérin, nous fimés 80 ou 100 mètre et nous étions au lac avec un bateau. Crinte d'accident nous ni sommes pas allé. Depuis cette époque savait été bouché; il faudrait que je sois sur les lieu pour faire voir la fermeture; si monsieur le maire croit à ma parole qui me fasse allez à Lyon je me charge de le conduire comme lon m's fait. se serait un grand service pour le cartier st-jean attendu que l'eau se repay vien toute du lac.

Recevé monsieur le maire de votre très humble veuve Richard à Satilleu Ardèche."

LA VILLE "D'EN DESSOUS"

Ils passent leur nuits à explorer les souterrains humides de la cité. Mais qu'est ce qui les fait courir six pieds sous terre et au-delà ?



Ils s'appellent, et se revendiquent ; "cataphiles" et tant pis si les souterrains de Lyon ne sont pas des catacombes puisqu'ils n'ont jamais servi de cimetière... Tout au plus a-t-on trouvé quelques os humains dans la galerie des "arêtes de poisson", "probablement les restes d'un corps qui a été jeté là", subodore un cataphile assidu, ancien pompier qui a pris le pseudo d'Esion. Et au bout d'une autre galerie, il y a un squelette de chat, qui a été placé dans une petite alcôve. "Mais le terme de cataphile illustre bien cet univers secret de la galerie, du souterrain", estime Esion.

Les vrais mordus sont rares, mais nombreux sont les Lyonnais ayant défié l'interdiction et soulevé ne serait-ce qu'une fois dans leur vie

une plaque d'égout pour aller voir le monde sous leurs pieds. "Ces lieux attirent parce qu'ils sont chargés de mystère. Ils font non seulement partie de l'imaginaire mais aussi du passé commun de beaucoup de Lyonnais", remarque Fabrice (1). Comme l'apéritif nocturne dans le théâtre de Fourvière déserté, ou les amours au parc de la Tête d'Or après la fermeture, la visite des souterrains fait partie des rituels d'apprentissage de la jeunesse dans les chemins de traverse de cette ville. "On fait ça quand on est jeune et rebelle", s'amuse Marc (2) qui a connu son premier souterrain il y a plus de quinze ans. "Nous étions des clandestins, liés par quelque chose d'interdit. Et maintenant, nous sommes cataphiles et pères

de famille..."

Le noyau dur de cette petite communauté d'arpenteurs "d'en dessous" est modeste : entre trente et cinquante personnes, généralement des hommes, jeunes. Le sens commun les imagine marginaux, squatters, mauvais garçons. Ils sont chimistes, informaticiens, artistes, photographes, travaillent dans la sauvegarde du patrimoine. Solides études et bons boulots, cultivés et totalement passionnés. Marc confesse accorder tout son temps disponible aux souterrains, "et je me suis rendu compte que mes copains sont tous liés d'une manière ou d'une autre à la cataphilie ou au

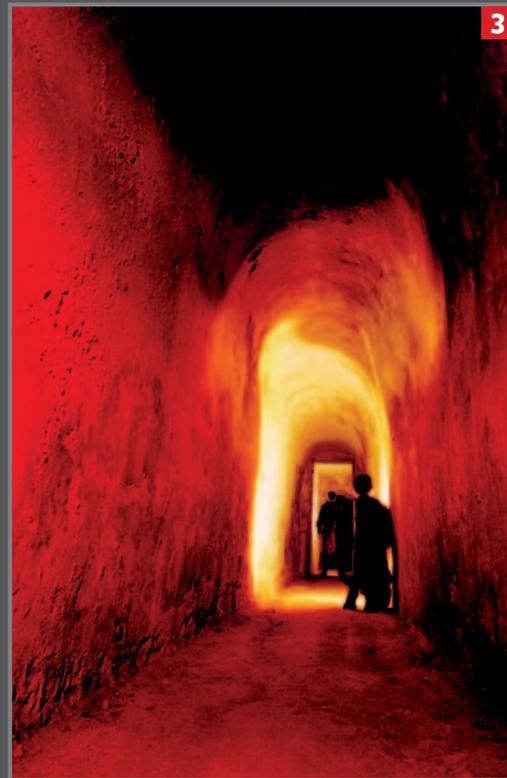
“
la visite des
souterrains fait
partie des rituels
d'apprentissage
de la jeunesse
dans les chemins
de traverse de
cette ville.

patrimoine". Ils "descendent" rarement seuls, de préférence en petits groupes, la nuit, équipés de lampes et casques, éventuellement combinaisons de plongée et tuba quand il faut aller explorer une poche d'eau. Pas des têtes brûlées. "On ne se dit pas : 'je veux être cataphile'. Et les cataphiles ne viennent généralement pas de la spéléologie. Ce n'est qu'ensuite que quelques-uns deviennent spéléologues. On se découvre cataphile quand, après son premier souterrain, on a envie d'en voir un autre, et encore un autre..." , explique Esion. "C'est le goût de l'exploration urbaine qui nous fait descendre dans les gale-

ries. On fouine, on cherche, on trouve d'autres souterrains. Chaque année, de nouvelles galeries sont ainsi découvertes. Le réseau connu s'agrandit continuellement. Les services du Grand Lyon, qui s'occupent des affaissements et de la mise en sécurité, ont les plans officiels, mais il n'est pas sûr qu'ils connaissent tous les réseaux...". "Contrairement à la simple visite", poursuit-il, "la découverte d'un souterrain entraîne une sorte de stress, d'angoisse. On ne sait pas sur

qui, ou sur quoi on va tomber. Par exemple, dans le réseau des Fantasques, il y a un petit puits dissimulé contre la paroi, qu'on ne voit pas. Il fait trois mètres de profondeur...". Les rencontres sont pourtant rares et les mauvaises rencontres quasi inexistantes. Il reste bien quelques traces qui pourraient s'apparenter à des vestiges de séances de magie noire mais aucun cataphile n'est jamais tombé sur une cérémonie occulte. Esion a vu des inscriptions, et une croix brûlée mais ne croit plus à l'existence de messes ...

- 1- Un embranchement dans les "arêtes de poisson". Les tags remontent à la période où la visite des souterrains n'était pas encore interdite, avant 1989.
- 2- Les "arêtes de poisson".
- 3- Un ancien égout romain creusé sous la cité antique, dans la colline de Fourvière. L'enduit qui le recouvre, en ciment, est moderne.
- 4- Cette galerie d'adduction d'eau de la Croix-Rousse a ses murs recouverts de coulées de calcite qui a également formé de petites stalactites, comme dans les grottes naturelles. Sur le sol, les galets servaient à filtrer l'eau afin qu'elle soit plus pure. Jusqu'à l'arrivée de l'eau potable, au XIX^e siècle, les Lyonnais consommaient l'eau tirée des galeries.
- 5- Réservoir d'eau du Clos Bourbon, à Saint-Laurent d'Agny, dans les Monts du Lyonnais. Ce réservoir permettait d'alimenter en eau un château du XVIII^e siècle, et ses fontaines. L'étendue d'eau du barrage souterrain est encore inconnue. La galerie est longue de 80 mètres.
- 6- C'est le "gros caillou", mais souterrain, pas très loin de celui qui marque, en surface, la fin du boulevard de la Croix-Rousse. On ignore pourquoi ce morceau de moraine a été laissé lors de la construction de la galerie, au lieu d'être cassé sur place ou remonté à la surface. Ce tronçon fait partie des arêtes de poisson.
- 7- Un puits d'accès moderne et sécurisé par les services de la Ville de Lyon, sur la colline de la Croix-Rousse. Il permet l'accès aux techniciens pour des inspections régulières des souterrains lyonnais, qui, s'ils étaient mal entretenus pourraient être à l'origine d'effondrements et mouvements de terrain.
- 8- Vue depuis le bas d'un ancien grand égout romain ("cloaca maxima") de l'antique ville de Lugdunum, dans le cinquième arrondissement de Lyon.
- 9- Galerie de drainage d'eau à Collonges au Mont d'Or. Une épaisse couche de calcaire s'est déposée sur le sol. Dans la mémoire collective elle est devenue "la galerie des Allemands", attribuant aux forces d'occupation le creusement de ce souterrain. Il a probablement été réalisé avant le XIX^e siècle.
- 10- Perspective dans la galerie du Clos Bourbon, à Saint-Laurent-d'Agny.



DOSSIER LYON SOUS LA TERRE

...noires souterraines. *"L'atmosphère des souterrains pourrait logiquement inspirer ce genre de choses mais les galeries sont probablement devenues trop connues".*

La communauté des cataphiles aime entretenir les mythes, les rumeurs et les secrets, et d'ailleurs baptise certains lieux de noms au parfum de soufre: le puits de Belzébuth, ou, dans un autre genre, la salle des Skins, même si les crânes rasés semblent avoir depuis longtemps déserté les souterrains. Parfois les cataphiles laissent des petits messages aux suivants comme celui-ci, écrit en belles lettres calligraphiées et ornées d'un sceau: *"un jour ou l'autre, tout remonte à la surface..."* Fabrice confirme: *"Nous n'avons pas relevé de présence pseudo-sataniste. Mais il y a du passage, parfois des dizaines de personnes descendent dans les arêtes de poisson. Il existe une population inconnue qui va dans les souterrains, grâce aux informations échangées sur les forums, des adolescents qui ont envie de se faire peur. Et une petite frange qui n'est pas respectueuse des lieux".*

De "descentes" en explorations, les cataphiles s'intéressent à l'histoire, au patrimoine, à la géologie, finissent par connaître un bon bout de la ville et pas seulement du dessous. *"Au-delà des souterrains, on apprend à connaître la culture urbaine de cette ville, au sens large",* explique Fabrice. Et puis surtout, il y a les émo-



tions, les sensations, qui dépassent vite le simple frisson de la transgression des interdits. *"Dessous, le calme est magique. On est tellement loin du bruit et du speed de la vie quotidienne. C'est un univers qui est très chargé émotionnellement parlant, qui peut être oppressant parce qu'il est si silencieux. Mais c'est du bon stress, un état de qui-vive qui permet de combattre ses propres peurs",* poursuit Fabrice qui confie avoir peur du noir et être claustrophobe!

Le silence et le noir absolu.

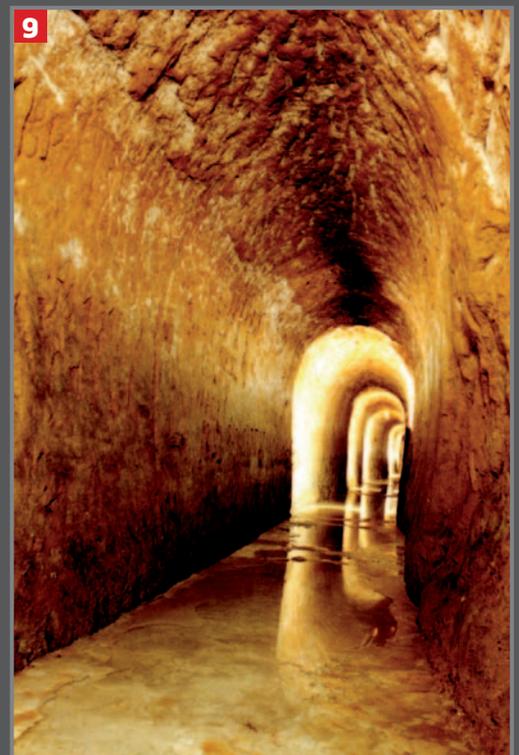
L'humidité extrême, la température constante. Le souterrain qui "s'ouvre" à la lueur de la lampe et semble se refermer avec l'obscurité. *"Comme si j'étais une taupe",* observe Marc. *"Quand je rentre dans un souterrain, j'ai l'impression de rentrer dans ma maison. Là, il ne peut m'arriver que du bien. Il faut expliquer cela aux gens qui ne sont jamais descendus..."*

S.B.

“
Quand je rentre dans un souterrain, j'ai l'impression de rentrer dans ma maison.”

”

(1) prénoms d'emprunt.







Achévé en 1848, le fort de Vaise devient obsolète dix ans plus tard avec l'invention de canons à plus longue portée. Son souterrain est en cours de restauration.

DESCENTE AU FORT

Une association de défenseurs des souterrains s'est attelée à la restauration du souterrain du fort de Vaise, une des rares galeries visitables à Lyon. Avec l'espoir, à terme, de voir ce patrimoine souterrain accessible au public.



De là-haut, la vue est superbe sur la Saône, corsetée entre Pierre-Scize et Fort Saint-Jean. Mais ce n'est pas l'objet de la visite. Il ne s'agit pas de prendre de la hauteur, mais de la profondeur... Nous voici au fort de Vaise, un des multiples ouvrages défensif qui, avec une petite trentaine d'enceintes fortifiées, remparts et autres "redoutes", devaient protéger la ville de Lyon des attaques ennemies. Militairement parlant, ce fort eut une histoire courte. Achévé en 1848, il devient obsolète dix ans plus tard avec l'invention de canons à plus longue portée. Il est cédé à la ville de Lyon pour un franc symbolique en 1927, sert d'hébergement pour les prisonniers polonais pendant la deuxième guerre mondiale, puis de logement en 1950 pour les ouvriers de Rhodiaceta, et enfin d'abri aux SDF. La construction du boulevard Saint-Exupéry dans les années soixante en

détruit une partie. Le fort de Vaise est enfin acquis par la fondation Renaud, association reconnue d'utilité publique, qui y développe depuis des activités culturelles, expositions et conférences. Et sous le fort, il y a un souterrain. Plus exactement, une galerie de fusillade, parsemée d'ouvertures d'où pouvait sortir le feu français contre un hypothétique ennemi qui n'est jamais venu... Cette galerie désormais enterrée, en excellent état, descend en ligne droite jusqu'à deux grandes salles avant de plonger d'un cran pour rejoindre une galerie de drainage plus accidentée qui débouche sur le boulevard Saint-Exupéry. De ce côté, l'accès est muré et invisible aux regards. Lampes de poche, bonnes chaussures, combinaison de chantier pour certains, on descend dans le ventre de la terre, l'esprit attentif et l'humeur apaisée. L'atmosphère est propice au calme et à l'in-

tropection. Les yeux s'habituent à l'ombre et les pieds au sol pentu et glissant. Dans l'obscurité, une poignée de membres de l'Ocra-Lyon sont déjà à l'œuvre en ce samedi de joli temps, pour déblayer des tonnes de sable apporté au fil du temps par une source souterraine. Des bougies éclairent faiblement les lieux. L'Ocra: organisation pour la connaissance et la restauration d'au-dessous-terre. Un groupe d'amis et amateurs de souterrains qui s'est constitué en association il y a cinq ans après une rencontre avec les cataphiles de l'Ocra-Paris. Leur objectif? Etudier, préserver et faire connaître le patrimoine souterrain lyonnais. Avec un handicap de taille: comment faire la promotion d'un territoire où il est interdit de mettre les pieds? *"Puisqu'on ne peut pas amener du monde dans les souterrains, nous avons décidé d'amener le souterrain aux gens"*,

résume Emmanuel Bury, vice-président de l'Ocra et tailleur de pierre dans le civil. L'association a ainsi investi le souterrain du fort de Vaise, façon chantier de jeunesse. Il faut sécuriser le lieu, avec rampe d'accès et lumière, nettoyer. Ils y passent une partie de leurs week-ends. *"C'est le seul souterrain visitable de Lyon, avec la pompe de Cornouailles, un ancien réservoir d'eau, à Caluire"*, explique Samy Rabih, secrétaire de l'association et informaticien.

En 2004, l'Ocra a accroché une petite exposition sur les souterrains dans le fort de Vaise. L'année suivante, pour les journées du patrimoine, le haut de la galerie a été ouvert au public. Résultat : huit cents curieux accueillis en deux jours, par petits groupes. *"Et nous avons dû refuser du monde"*. *"Cette affluence a été, pour nous, un révélateur de l'intérêt du public pour les souterrains"*, remarque Emmanuel Bury. Ils comptent réitérer l'opération pour les prochaines journées du

patrimoine, en septembre, et s'attendent à recevoir plus de mille visiteurs. A terme, ils espèrent que ce souterrain pourra être ouvert régulièrement et d'autres galeries, de temps à autre, sur demande. *"Nous sommes réalistes, nous savons bien que certains souterrains ne seront jamais ouvrables, pour des raisons de sécurité"*, reconnaît Samy Rabih. *"Mais d'autres galeries, par exemple celles qui sont à plat sur la colline de la Croix-Rousse pourraient l'être. Il existe là tout un patrimoine souterrain qui fait l'objet d'une véritable curiosité, allant de pair avec un engouement pour un tourisme hors normes. Il n'est pas question d'en faire un repaire de Japonais, mais de les proposer à la découverte pour permettre aux Lyonnais de mieux connaître leur ville. Ce serait sacrément vendeur pour le tourisme et l'image de Lyon!"*.

S.B.

www.ocra-lyon.org